

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LE JUIF ERRANT.

CONTES POUR LES GRANDS ENFANTS.

(Suite et Fin.)

LXI.—ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS.

On a beaucoup accusé M. Galapian d'avoir fait la révolution de juillet du fond d'une cave. Ce sont des préjugés qui vont s'accréditant, et dans quinze ou vingt siècles, ce nom de *croquant* pourrait surgir comme un champignon au beau milieu du jardin de l'histoire. Le terrain historique est une couche tout particulièrement favorable à ces cryptogames. Personne ne fait les révolutions. Ce sont des crises qui se produisent spontanément, quand la garde nationale à cheval s'ennuie.

Notre sujet, d'ailleurs, plane trop au-dessus de la politique pour qu'il nous soit permis de nous attarder à ces frivolités.

Un homme d'esprit s'était écrié, du fond de son fauteuil, si bien peint par M. Ingres, et dans un accès de goutte : « Malheureux roi ! malheureuse France ! » Le mot fit fureur. La malheureuse France chassa le malheureux roi, excellent chasseur, fervent chrétien, loyal gentilhomme pour mettre à sa place un roi plus heureux, habile pêcheur, bourgeois convaincu et se souciant peu de la messe. Qui fut étonné ? Ce fut l'homme d'esprit, quand sa goutte fut passée.

Seulement, pour opérer le chassé-croisé, on s'entr'égorgea pendant trois jours dans la rue avec un entrain merveilleux. C'est la partie comique du drame. Seul, ici, l'homme au fauteuil est sérieux : pas autant, néanmoins, que le sire de Framboisy.

LXII.—AUX TROIS ROIS.

Il y avait dans la rue Pierre-Lescot, sur l'emplacement occupé maintenant par l'hôtel du Louvre, ce banal palais qui loge tous les princes et tous les commis-voyageurs du globe, une maison à cinq étages, pauvre, étriquée, sordide, qui ne jouissait pas d'une bonne réputation. On l'appelait la Maison des Juifs, bien qu'elle portât pour enseigne les trois têtes noires des rois mages.

Au cinquième étage de cette maison demeurait ce personnage étrange, si connu, sous la Restauration et dans les premières années du règne de Louis-Philippe, sous les noms du Superbe et de l'Homme à la longue barbe.

Au quatrième étage habitait une femme d'énorme corpulence, nommée madame Putiphar. Elle louait des chambres à la nuit. Ses locataires étaient le pharisien Nathan, le bedeau de Caïphe et autres.

Au troisième, il y avait un individu mystérieux qu'on entendait marcher toute la nuit et dont le grabat n'était jamais défait.

Au second, c'était un brocanteur appelé Iscariote, que la police surveillait paternellement.

Au premier enfin et au rez-de-chaussée, un cabaret de bas étage ouvrait ses salons crasseux et ses redoutables cabinets particuliers.

Malgré les savantes recherches de l'abbé Romantini, soudoyé par le docteur Lunat, membre de l'Institut, on n'a jamais pu savoir si les personnages

rassemblés au cabaret de la rue Pierre-Lescot, Maison des Juifs, dans la nuit du 28 juillet 1830, étaient des princes déguisés ou de simples va-nu-pieds. Ce qui ferait pencher pour la première opinion, c'est qu'une très-belle femme, chargée d'embonpoint et de diamants faux, qui buvait à d'énormes quantités de kirsch-wasser, répondait au nom d'Hérodiade et paraissait très-liée avec le colonel comte de Savray, un fangeux bandit qui sentait le vin et fumait la pipe.

Le lecteur doit nous pardonner ces détails, pour lesquels nous demandons grâce humblement à nos lectrices. Ils sont d'une nécessité absolue et peuvent seuls conserver à notre récit, beaucoup plus sérieux qu'il n'en a l'air, son caractère de haute et sévère vérité.

Des paroles prononcées pendant l'orgie un homme instruit et facile au point de vue de la séduction aurait pu inférer que, parmi les femmes altérées qui entouraient la nappe amplement tachée de vin bleu, se trouvait la fille de Loth, la sorcière d'Endor, et quelques autres dames illustres. Parmi les convives mâles, les trois frères Coré, Dathan et Abiron se faisaient remarquer par leurs saillies. Le locataire Iscariote semblait aussi un joyeux compagnon, mais personne ne pouvait égaler l'entrain de Cataphilus, le portier de Ponce Pilate, qu'on affectait de désigner ici sous le sobriquet de Chodruc-Duclos.

Tous ces gens semblaient rendre hommage au colonel comte de Savray, qui était le roi du festin et qu'on appelait Ozer.

Ozer portait un vieil uniforme de hussard qui faisait honte à voir. Il était le mieux mis de l'assemblée.

—Vous savez, dit-il en balançant avec grâce son verre à bière plein d'eau-de-vie, que ce plat coquin d'Ahasvérus est à Paris ?

—Isaac Laquedem ! s'écria-t-on. Un rien du tout !

—Un apostat !

—Un faux frère !

—Un misérable qui s'avise de se repentir !

—Il se donne le ton, reprit le colonel, d'accorder sa haute protection à ma femme et à mon fils.

—La plus fatigante de toutes les saintes !

—Un jeune imbécile qui montre du goût pour le métier d'honnête homme !

Le colonel but une magnifique lampée.

—Paris la dansera demain ! dit-il. Je propose à l'aimable société de monter un coup à ce chien couchant d'Ahasvérus. Nous irons aux barricades ; il y sera, j'en suis sûr, sous prétexte de sauver quelqu'un ou de faire son état d'hypocrite. Nous nous mettrons tous contre lui et nous l'étranglerons.

Il y eut de frénétiques applaudissements.

Cependant la fille de Loth, qui avait de l'âge et de l'expérience, objecta :

—Isaac Laquedem est invulnérable.

A l'appui de quoi elle chanta d'une voix de basse-taille :

J'ai vu dedans l'Europe,
Ainsi que dans l'Asie,
Des batailles et des chocs
Qui coûtaient bien des vies :
Je les ai traversés
Sans y être blessé !

—Chocs ne rime pas avec Europe ! fit observer Judas non sans mépris.

Le colonel réclama le silence d'un geste.

—Du temps que j'étais sir Arthur, dit-il, j'ai oui conter une bonne histoire par ce fou de docteur Lunat, qui s'occupe de nous avec tant de passion. C'est le moins toqué de l'Académie. Le docteur Lunat racontait une aventure de poche percée d'ou les cinq sous coulaient, coulaient toujours. Si on pouvait lier les mains d'Isaac Laquedem et lui faire faire une ou deux fois le tour du monde à coups de fouet, on ramasserait une jolie somme...

—Il faut le prendre d'abord...

—Demain, nous lui donnerons la chasse dans Paris !

En ce moment, Hérodiade mit sa main sur l'épaule du colonel et lui dit :

—Ozer, regarde la pendule.

Ozer obéit. La pendule marquait cinq minutes avant minuit.

Aussitôt Ozer, ou le colonel de Savray, comme on voudra l'appeler, se leva, jeta sa serviette et s'éclipça, suivi de la reine Hérodiade.

Autour de la table, les convives échangèrent un coup d'œil expressif.

—C'est l'heure ! dit Iscariote.

Cataphilus ajouta :

Capédédiou ! il paraît qu'à ce moment-là un enfant de trois ans le tuerait !

LXIII. — L'HEURE DU SOLDAT D'HÉRODE.

Bertola ne dit rien à ce sujet, et c'est un tort. Herzélius semble avoir ignoré complètement la question. Mathieu Paris lui-même, si spécial en la matière, est muet comme un brochet. Nous ne possédons qu'un texte de Schedt, mis en lumière par le bon abbé Romorantin.

Schedt donne à entendre, dans trois lignes assez confuses qui se trouvent au tome XXIII de son *Légendaire*, que chaque jour, à minuit, le soldat Ozer, connu pour avoir tendu l'éponge imbibée de fiel et de vinaigre, s'enferme dans sa chambre avec une cassette qu'il tient dans ses bras crispés.

Pendant trente minutes environ, il est comme mort, gardé par la femme d'Hérode, qui jouit de sa confiance.

Schedt ne dit point ce que contient la cassette.

LXIV. — L'INVITATION.

Au bout de trois quarts d'heure, le colonel comte de Savray et la reine Hérodiade rentrèrent dans la salle du festin. Le comte était un peu pâle, mais bientôt un grand verre d'eau-de-vie lui rendit les rubis de sa joue.

L'orgie reprit de plus belle.

Quelque temps avant le lever du jour, Ozer dit :

—Mes camarades, jamais je n'ai gardé un corps si longtemps que celui du colonel comte Roland de Savray. C'était un beau et bon corps dans lequel je me plaisais énormément. Mais le voilà brûlé. Ce nigaud de colonel est accusé de faux, de vol, de trahison, que sais-je ? Le monde n'en est pas encore à admettre toutes nos bonnes plaisanteries. Cela viendra. En attendant, je vous annonce que je vais laisser au rebut le corps du colonel, qui pourrait bien aller aux galères. J'ai envie d'être quelque

chose comme ministre du nouveau gouvernement ou fils du nouveau roi ; cela me changera, et nous en ferons de belles ! A deux heures du matin, la nuit prochaine, je vous invite à la fête de ma cent quatre-vingt-huitième naissance. Il y aura des truffes !

Au milieu de l'acclamation qui suivit ces remarquables paroles, une décharge de mousqueterie éclata, tout près de là, sur la place du Palais-Royal.

On se leva en tumulte.

La décharge était suivie de coups de feu isolés.

— Aux barricades ! aux barricades ! cria-t-on de toutes parts.

— *Mordiou !* dit Chodruc-Duclos, voilà qui ne doit pas faire rire mon ancien ami intime, le prince de Polignac ! Eh donc !

LXV. — LE SOLEIL DE JUILLET.

Oh ! quand un lourd soleil chauffait les grandes dalles
Des ponts et de nos quais déserts,
Quand les cloches hurlaient, quand la grêle des balles
Sifflait et pleuvait par les airs....

Les poètes viennent après et chantent ainsi, les uns en vers magnifiques, comme Auguste Barbier ; les autres.....

Casimir Delavigne fit la *Parisienne*.

Mais Paris devient fou de joie quand on le chante, et n'y regarde pas de si près. Paris fit un succès à la *Parisienne*.

Le soleil de juillet acquit une célébrité de circonstance. Paris fut, certes, quinze grands jours tout entiers avant de se moquer du soleil de juillet, de la *Parisienne* et du parapluie du nouveau roi.

Il était là, le soleil de juillet, jouant au soupirail de la cave où M. Galapian et quelques autres écoutaient passer l'histoire.

Il dardait ses rayons matiniens sur la scène du meurtre. A la blonde lumière de ses caresses, des milliers de vaillants hommes s'entre tuaient sans beaucoup savoir pourquoi. Les uns criaient Vive le roi ! les autres criaient Vive la charte ! Et les fusils parlaient, et le canon tonnait, et « les cloches hurlaient, » comme dit la poésie...

Vers dix heures du matin, trois hommes descendaient la rue Saint-Jacques, où l'on se battait consciencieusement. L'un de ces hommes n'avait pour toute arme qu'un long bâton, les deux autres avaient le sabre à la main. Ils portaient des blouses par-dessus leur uniforme de hussard.

Ces deux derniers étaient notre ami Joli-Cœur et son compagnon, le second témoin du vicomte Paul. Ils essayaient de rejoindre leur caserne, située rue de Reuilly, au faubourg Saint-Antoine. Pour cela, il leur fallait traverser la ville révoltée.

L'homme au bâton ne disait point où il allait.

Chemin faisant, il parait quelques coups qui n'étaient point à son adresse et relevait les blessés.

A la tête du Petit Pont, il y avait une superbe barricade défendue par des étudiants et des ouvriers. Le professeur qui prêchait naguère sur une borne était rentré chez lui, pensant que les coups ne sont pas des raisonnements.

Il s'était promis à lui-même de revenir après la bataille.

Etudiants et ouvriers entourèrent nos trois hommes. Les blouses des hussards furent relevées.

— Conscrits, dit Joli-Cœur, on en pense peut être

plus long que vous ! On a chargé dans les temps au son de la *Marseillaise*, et le drapeau tricolore ça nous connaît conséquemment... Mais l'uniforme est l'uniforme, et il y a quelque chose qui s'appelle l'honneur du soldat... Laissez-nous passer ou cassez-nous la tête proprement... à votre choix, jeunesse !

Les rangs des insurgés s'ouvrirent, tandis que le chef, un « polytechnique, » leur disait :

— Allez, vieilles moustaches, vous serez des nôtres demain !

Cela ne manqua pas ; et voilà ce qui diminue l'admiration de bien des gens pour l'honneur militaire.

Joli-Cœur et son camarade franchirent le tas de pavés. L'homme au long bâton seul resta de ce côté de la barricade.

En ce moment, une troupe arrivait le long du quai Saint-Michel ; ceux qui la composaient avaient l'air de vrais bandits. C'étaient nos convives de la Maison des Juifs, dans la rue Pierre-Lescot.

Leur chef s'écria :

— Enfin, le voilà ! Qu'on le prenne et qu'on le fusille !

LXVI. — LE SUPPLICE.

Le geste du chef de bande désignait l'homme au long bâton, qui, de son côté, le regardait fixement. Ils semblaient se connaître. On eût dit que l'Homme était resté en dedans de la barricade tout exprès pour attendre le chef de bande.

Cependant, les ouvriers et les étudiants commandés par l'élève de l'Ecole polytechnique n'étaient pas gens à commettre ou à laisser commettre un assassinat. Les nouveaux venus ne payaient point de mine, quoique leur officier portât un vieil uniforme de colonel de cavalerie et qu'il fit sonner bien haut son nom : le comte de Savray. On allait le prier de passer au large, quand la barricade fut attaquée de front par la troupe de ligne et de flanc par un détachement de gendarmerie qui descendait du quai de la Tournelle. Il y eut un moment de rude confusion, pendant lequel le colonel comte de Savray et sa bande s'emparèrent de l'homme au bâton.

Celui-ci, du reste, n'opposa aucune résistance.

Il se laissa lier et emporter sur le quai Saint-Michel, qui était complètement désert.

Comme c'est l'histoire du Juif errant que nous racontons, et non point celle de la révolution de juillet, nous laisserons la barricade pour suivre Isaac Laquedem, ainsi tombé au pouvoir de ses plus cruels ennemis.

Le comte de Savray et ses myrmidons s'arrêtèrent au milieu du quai Saint-Michel, entre une barricade inutile, construite par des commençants trop zélés, et une voiture de laitier renversée. Ils étaient là comme dans une chambre. On ne pouvait les voir que des fenêtres et de l'autre bord de la rivière. Mais toutes les fenêtres étaient closes, et l'autre bord avait bien assez à s'occuper de ses propres affaires.

Aussitôt qu'on fut arrivé en cet endroit favorable, le comte de Savray déchargea un grand coup de son sabre sur la tête d'Isaac. Iscariote le terrassa en le traitant de Judas, et les trois lévites sacrilèges, Coré, Dathan, Abiron, le foulèrent aux pieds, pendant que le pharisien lui crachait au visage.

Hérodiade était là, portant le costume de Vésuvienne, qui fut vulgarisé dix-huit ans plus tard. Elle

portait toujours dans sa poche un flacon d'acide prussique.

Hérodiade s'approcha d'Isaac, renversé, déboucha son flacon et en versa le contenu tout entier sur la figure du Juif errant, qui lui dit :

— Prenez garde à vos mains !

Quelques gouttes du liquide brûlant tombèrent en effet sur les mains d'Hérodiade, qui se mit à pousser des hurlements de douleur.

Isaac souriait. Le corrosif coulait dans ses yeux et entre ses lèvres. Comme il en restait à ses moustaches, il les lécha, disant :

— J'avais soif !

Cinq canons de pistolet s'appuyèrent à la fois contre son front. Cela ne fit qu'un coup. Les balles tombèrent aplaties comme des pièces de trente sous.

— Etranglons-le ! vociféra Ozer.

Les cordes se rompirent.

— Noyons-le !

On lui attacha au cou un chapelet de pavés. On le fit passer par-dessus le parapet, et on le lança dans la Seine.

Il y avait là un vilain moulin qu'on nommait le Bateau broyeur. Isaac et ses pavés tombèrent sur le rouffe et rebondirent dans le fleuve.

La bande s'accouda le long du parapet pour regarder.

Le corps d'Isaac avait disparu sous l'eau et ne reparaisait pas. Il y eut un instant d'espoir, et déjà Iscariote, qui a le mot pour rire, préparait un calembour de triomphe, lorsque, du côté du pont Saint-Michel, une vapeur blanche se prit à flotter au fil de la rivière. La vapeur revêtit une forme vague aux rayons du soleil. C'était comme le fantôme d'une fillette...

— Ruthaël ! prononça le faux comte de Savray.

Il fit suivre ce nom d'un juron que nous ne transcrivons pas par bienséance.

En même temps, sous la forme blanche, on distingua le corps d'un nageur qui détachait tranquillement la coupe en se dirigeant vers la rive droite du fleuve.

— Feu ! cria Ozer enragé.

Ce fut du bruit et de la fumée.

Le nageur abordait à la rive.

Parmi les fracas de la mousqueterie, l'appel des cloches, les clameurs de guerre et le sourd mugissement du canon, une voix chanta :

La mort ne me peut rien,
Je m'en aperçois bien !

LXVII. — DIGRESSION EN FAVEUR DES JOUEURS DE BOULE.

On dit que, pendant ces journées mémorables, les joueurs de boule des Champs-Élysées ne quittèrent pas un seul instant leur bien-aimée partie. Il n'y a plus de joueurs de boule aux Champs-Élysées. A la place où le « cochonnet » excitait de si captivantes émotions s'élève maintenant le plus laid palais qui soit dans l'univers. Tout s'en va.

Les joueurs de boule sont dispersés comme cette nation juive dont Ahasvérus, notre héros, est le type symbolique.

Les uns travaillent au Ranelagh, les autres dans les terrains de Beaujon. Avenue du Bel-Air, auprès de Saint-Mandé, on peut voir un attendrissant spectacle. Une dame, une seule, supérieure à son sexe, est admise au jeu de boule. Elle dépense à ce passe-temps hygiénique le trop-plein de passions, héritage de notre mère Ève.

Je m'adresse ici à la conscience du peuple : cela ne vaut-il pas mieux que de transformer le toit conjugal en théâtre de mélodrame ?

La musique, selon les anciens, pouvait bâtir des villes et civiliser les populations sauvages. En nos temps modernes, de bien bons esprits pensent que ce rôle est réservé au jeu de boule.

Un homme — ou une femme — occupé ou occupée toute sa vie à *placer*, à *rouler*, à *refendre* ou à *tirer*, est à l'abri de ces tempêtes du cœur qui énervent les misérables enfants de notre siècle malade.

Et puisque tous les écrivains affirment qu'aucun joueur de boule ne quitta sa partie ni en juillet 1830, ni en février 1848, il est évident que, pour mettre un terme au fléau des révolutions, le moyen héroïque serait de rendre le jeu de boule obligatoire.

LXVIII. — A TRAVERS LES DANGERS.

Isaac Laquedem monta l'escalier du quai des Orfèvres après avoir passé sous le pont. Il était frais comme une rose et marchait son pas ordinaire en s'appuyant sur son long bâton.

Arrivé à l'angle du Pont-Neuf, il fut pris par hasard entre les feux croisés de trois ou quatre détachements qui causaient là à coup de fusil. Il y avait des dragons et de l'infanterie légère d'un côté, de l'autre les habitués de la mère Moreau et la jeunesse des écoles. On y allait de bon cœur. Isaac Laquedem en était tout incommode.

Avez-vous vu la grêle de mars rebondir sur les toits ? Ainsi faisaient les balles en touchant les haillons de l'Homme, qui les secouait de temps en temps pour faire tomber cette giboulée.

Le garçon de bureau du *Journal des Débats*, qui était venu jusqu'au bout de la rue des Prêtres pour cueillir des faits divers, eut envie de lui adresser la question suivante :

N'êtes-vous pas cet homme
De qui l'on parle tant,
Que l'Écriture nomme
Isaac Juif errant ?...

Mais il n'en eut pas le loisir. Une de ces balles, qui ne faisaient que chatouiller Isaac, toucha sa casquette et lui fit sauter la cervelle.

C'était un père de famille. Son nom est sur la colonne.

Comme Isaac Laquedem montait vers le Palais-Royal, une maison de la rue de l'Arbre Sec s'écroula malheureusement sur lui. On le vit un instant debout au milieu des débris. Il s'épousseta et passa.

LXIX. — UNE DÉCOUVERTE DU DOCTEUR LUNAT

Il était environ cinq heures du soir quand Isaac Laquedem arriva dans la rue Pierre-Lescot, qui était le terme de sa course. Il s'était attardé en chemin à sauver des femmes, à protéger des enfants, à secourir des blessés.

Nous citerons seulement le docteur Lunat qu'il releva percé d'un coup de baïonnette, dans la rue Saint-Honoré, devant les massageries Laffitte-Cail-lard.

Cet honorable praticien le remercia beaucoup et lui dit :

—Je viens, cher monsieur, d'acquérir la preuve d'une particularité curieuse ; l'abbé Romorantin aura du plaisir à la noter. Il paraît, c'est Schiavone qui le dit dans la note 8, à la fin du second tome, que le Juif errant a positivement vingt quatre heures de repos tous les cent ans. Ce n'est pas beaucoup, mais enfin, peu vaut mieux que rien... Vous savez que ce Schiavone était fou, Bertola aussi, Schedt également et Mathieu Pâris de même. J'ai été fou, l'abbé Romorantin le sera. Sur treize académiciens qui passent encore pour sages, il y en a quatorze dont le cerveau...

Isaac le déposa dans le magasin aux bagages.

Et il s'en alla frapper à la porte de la Maison des Juifs.

LXX.—MADAME PUTIPHAR.

Il fut reçu par Mme Putiphar, qui était fort inquiète, parce que aucun de ses divers Juifs errants n'était encore rentré. Chodruc-Duclos avait passé une partie de la nuit précédente à écrire de mauvaises plaisanteries au prince de Polignac. Ahas-verus dit un mot à Mme Putiphar, qui resta toute décontenancée à le regarder.

—Seigneur, murmura-t-elle, nous n'avons plus de chambre vide.

L'Homme répondit :

—Je veux le logis d'Ozer, le soldat qui donna le fiel et le vinaigre.

Mme Putiphar essaya de refuser, mais l'homme murmura d'un ton impérieux :

—Faites vite...

Je suis trop tourmenté,
Quand je suis arrêté !

Mme Putiphar obéit. Elle prit une clef accrochée à la muraille et monta trois étages. Elle ouvrit une porte.

—Entrez, seigneur, dit-elle, c'est là qu'il demeure depuis deux jours.

L'homme entra.

Maintenant, ordonna-t-il, reprenez la clef et allez l'accrocher de nouveau à la muraille..

—Mais s'il rentre?... l'interrompit timidement Mme Putiphar.

—Il rentrera.

—S'il demanda sa clef ?

—Vous la lui donnerez.

—Et que lui dirai-je ?

—Rien.

LXXI.—LA CASSETTE.

Mme Putiphar sortit. L'homme resta seul. Il s'assit dans un vieux fauteuil en poussant un soupir de voluptueux soulagement.

—Ma foi, murmura-t-il, je vais dépenser aujourd'hui une bonne part de mes vingt quatre heures de repos. Tant pis ! La chose en vaut bien la peine.

Il croisa ses jambes l'une sur l'autre et tourna ses pouces, disant :

—Voilà dix-sept ans passés que je ne m'étais livré à ce jeu. C'est agréable.

La chambre était misérablement nue, comme toutes celles de l'hôtel des Trois-Rois. Il n'y avait pour tout ornement qu'une image du juif errant, souillée et déchirée. Isaac la regarda avec plaisir.

—Comme cette bière mousse bien dans le pot ! pensa-t-il. J'en boirais un verre sans répugnance... mais ces marchands de chansons me font trop vieux ma barbe est trop longue... et mon nez trop crochu ! ...

—Ah ! ah ! fit-il en s'interrompant, voici la fameuse boîte !

Son œil venait de rencontrer une toute petite cassette à demi cachée sous le traversin du grabat. Il se leva, la prit et l'ouvrit, quoiqu'elle fût fermée à l'aide d'un secret qui eût défié l'habileté des principaux voleurs ou serruriers de la capitale.

Dans la petite cassette, dont l'intérieur ressemblait exactement à celui des pharmacies portatives à l'usage des médecins homœopathes, il y avait douze rangées de flacons microscopiques, les uns vides, les autres contenant une liqueur incolore.

Les flacons ainsi remplis étaient au nombre de cent quatre-vingt-sept ; les autres ne dépassaient pas le chiffre trente.

—Ce qui prouve bien, pensa Isaac en souriant, que ma peine est plus qu'aux trois quarts faite. Le monde à plus duré qu'il ne durera.

Il prit tous les petits flacons les uns après les autres et les examina attentivement au jour.

On eût dit qu'il voyait dedans des portraits microscopiques.

Certains lui arrachaient une exclamation étonnée, comme s'il eût retrouvé quelque vieille connaissance.

—Tiens ! dit-il, voilà le domestique du cheval de Caligula !...pauvre gargon !... Le baigneur de Julien l'Apostat... Un cuisinier de Frédégonde... comme cela me vieillit !... Un baron du temps de Philippe-Auguste...le chimiste des Borgia...ce bon Jacques Clément...Cartouche, un joyeux compère ! mais où diable est donc sir Arthur ?

Comme les flacons étaient rangés par ordre de date, il ne tomba que tout à la fin sur celui de sir Arthur. Immédiatement après venait celui du colonel comte de Savray.

Puis commençait la série des flacons vides.

Isaac referma la boîte et la remit sous le traversin.

Puis il se coucha sur le lit, dont il ferma les rideaux, et ferma les yeux en murmurant ;

—Aujourd'hui je ne me refuse rien : je vais faire un somme.

LXXII.—LE BLESSÉ.

Les bruits de la guerre civile allaient s'apaisant. Peu à peu le silence se fit dans la ville fatiguée de meurtres, tandis que la nuit, abaissant ses voiles, enveloppait la vaste scène de carnage.

Isaac Laquedem dormait. Sa respiration était égale et douce comme celle d'un enfant.

A son chevet, dans l'ombre qui allait s'épaississant, on eût pu voir une pâle forme de jeune fille qui se penchait sur lui en souriant.

Vers huit heures du soir, aux fracas lointains de

la bataille, succéda un autre tapage. Les hôtes de la Maison des Juifs étaient rentrés au barcail, et l'orgie commençait chez Mme Putiphar.

Isaac ouvrit à demi les yeux, écouta, se retourna voluptueusement et se rendormit, murmurant :

J'ai encore trois heures.

—Moi, je veille, dit l'ombre blanche.

Comme onze heures sonnaient à l'horloge du Palais-Royal, des pas lourds montèrent l'escalier. L'ombre éveilla l'Homme dans un baiser et disparut. Au moment où la clef tournait dans la serrure, Isaac était déjà debout et caché derrière les rideaux.

Deux hommes entrèrent, portant un blessé qui fut déposé sur le lit.

Puis vinrent le faux comte de Savray et Hérodiade.

Puis le docteur Lunat, les yeux bandés et tremblant de tout son corps.

On mit un mouchoir sur le visage du blessé ; on ôta le bandeau du médecin et le comte dit :

—Docteur, il ne faut pas juger les gens à la mine. Votre visite vous sera payée dix louis. Examinez-moi ce gaillard-là et dites-moi s'il vivra.

A part certains côtés du cerveau qu'il avait étoilés, le docteur Lunat était un savant médecin. Il examina et palpa selon l'art le blessé évanoui.

—Il vivra ! prononça-t-il. Je réponds de lui !

Le comte lui tendit cinq doubles napoléons.

Le docteur Lunat les prit et dit en pointant l'image du Juif errant collée à la muraille :

—C'est un exemplaire du tirage de 1790. Je vous en offre deux cents francs. L'abbé Romorantin cherche cette épreuve depuis vingt ans...

Le comte détacha la sale estampe, la lui donna et le mit à la porte avec politesse.

—Voilà un drôle de fou ! pensa le docteur emportant son exemplaire de 1790.

Le comte fit monter un bol de punch et s'assit devant la table avec Hérodiade, sa gouvernante.

—Nous avons trois quarts d'heure devant nous, dit-il, je ne peux faire l'opération qu'à minuit sonnant !

LXXIII.—LE GRAND SECRET.

—Ma reine, dit le faux comte quand les verres furent pleins, je vais t'expliquer l'histoire.

—Est-ce que je ne pourrais pas rester là ? demanda Hérodiade. Je voudrais voir.

—Non, impossible. Je dois être seul. C'est la loi...mais je puis te faire assister par la pensée...

—Je voudrais voir ! l'interrompit la femme d'Hérodé qui était entêtée.

—Le roi dit : Nous voulons ! prononça solennellement le soldat Ozer.

Puis, avec un gros rire, il ajouta :

—Et encore, on ne lui obéit pas tous les jours !

Il but un verre de punch et reprit :

—Nous sommes seuls. Le blessé est évanoui. Ce fou de docteur n'a pas même songé à lui rendre ses sens. On peut causer : cela tue le temps, et quand je dois changer de corps, j'ai toujours une petite émotion bien naturelle...

—C'est donc dangereux ? demanda Hérodiade.

—Mon Dieu non...pas autrement...mais c'est délicat...Voilà : il me faut un homme évanoui, pour qu'il soit complètement en mon pouvoir...mais en

bonne santé pourtant, car je ne voudrais pas m'affubler d'un corps malade ou en danger de mort... Quand je me fis sir Arthur, je lui donnai tout bonnement à boire un verre de vin chaud où il y avait une bonne dause de laudanum... Quand je m'introduisis dans la peau du colonel comte de Savray...

—Tu regretteras ce corps-là !... interrompit Hérodiade avec un soupir.

—C'est possible...mais laisse-moi te conter cette anecdote... Ce fut la nuit de l'incendie, là-bas, à Tours... Pendant que ce coquin d'Ahasverus sauvait l'enfant, moi, je suivais le père par derrière... les lueurs du feu l'éblouissaient, et d'ailleurs il avait la tête perdue... il buta contre un tuyau de pompe ; je l'étourdis d'un coup de poing, et pendant qu'il cherchait à se relever, troublé comme un homme ivre, j'aspirai lestement son âme, et j'entrai en lui comme chez moi.

—C'est tout de même bien étonnant ! dit la reine Hérodiade. Je voudrais voir !

—Et je revins, ajouta Ozer, m'étendre dans la calèche auprès de ma petite femme, la comtesse Louise...

—Fut-elle trompée ?

—Bath ! fit Ozer, jamais cette pimbèche ne m'a permis de lui baiser le bout des doigts.

LXXIV.—MINUIT.

Le premier coup de minuit tinta aux clochers voisins. Le soldat Ozer se leva précipitamment et poussa Hérodiade vers la porte. Le bol de punch, du reste, était bu.

Demeuré seul, Ozer s'approcha précipitamment du blessé et l'examina.

—Un beau garçon ! dit-il. Fils du plus riche banquier du parti libéral ! nous allons faire une fortune immense et prendre pied à la nouvelle cour...

Il prit la petite cassette, y choisit la fiole voisine de celle qui contenait l'âme du colonel comte de Savray et s'élança sur le blessé en poussant un grognement de joie.— Ses lèvres se collèrent à la bouche du jeune homme ; il aspira fortement et introduisit le goulot de la petite fiole entre ses lèvres.

La fiole emplie fut rebouchée. Elle contenait désormais l'âme du blessé.

—Adieu ma carcasse ! dit en même temps le comte. Son corps tomba comme une masse.

Et une forme étrange, monstrueuse, sembla se dégager du cadavre.— Cette forme bondit vers le blessé, qui n'était lui-même qu'un cadavre, en attendant qu'une autre âme vînt le vivifier.

Mais une main de fer, saisissant le monstre aux cheveux, le rejeta à l'autre bout de la chambre.

—Ahasverus ! fit-il. Ah ! scélérat d'Ahasverus ! Il poussa un hurlement terrible et se précipita en avant tête baissée.

Sa tête rencontra la poitrine de l'Homme. Elle sonna comme si elle eût choqué un mur de pierre...

—Pitié ! dit le monstre, l'heure a sonné... Si je n'entre pas dans ce corps, je vais mourir...

L'Homme croisa ses bras sur sa poitrine et resta muet.

—Pitié ! pitié !

Puis des blasphèmes et des grincements de dents. Le monstre se tordit un instant comme un serpent blessé.

Au bout d'un instant, un silence de mort régnait dans la chambre, où il y avait trois cadavres : celui du colonel comte de Savray, celui du blessé, celui d'Ozer, le soldat d'Hérode.

Les bruits d'orgie continuaient à l'étage inférieur.

LXXV.—EXPLICATIONS.

Certes le docteur Lunat, membre de l'Institut, avait eu tort de ne pas faire revenir le blessé, mais on ne peut songer à tout, et l'attention du docteur avait été naturellement monopolisée par l'estampe du Juif errant, tirage de 1790. Il faut excuser ce célèbre médecin aliéniste. Sans ses immenses travaux exécutés avec l'aide du bon abbé Romoratin, notre histoire serait pleine d'in vraisemblances et de lacunes.

Il est bien avéré, n'est-ce pas ? que le monde prend de l'âge et qu'il laisse aller ses secrets comme un vieillard en enfance. On a appris depuis peu le véritable nom de Mathieu Laensberg, ce bienfaisant père des almanachs, occupé le long des siècles à prédire jour par jour le temps que Dieu ne doit pas faire. Un médium illustre m'a avoué en pleurant qu'il était Joseph Balsamo ; il se repent amèrement des espiègeries de sa jeunesse. Nous avons vu la sibylle de Cunes condamnée en police correctionnelle, et Apollonius de Thyanes à son théâtre de prestiges sur le boulevard.

Voici le fait ; nous le tenons du docteur Lunat, dont la compétence ne peut guère être récusée, puisqu'elle lui coûte deux cents francs, payés mensuellement au bon abbé Romoratin. En principe, Ozer, le soldat d'Hérode, a trois minutes pour opérer les déménagements de son âme. Passé ce temps, si son âme reste entre deux selles, elle meurt.

Est-il possible, cependant, qu'une âme meure ?

Schiavone, répété par l'Écossais Lockhard, l'affirme, mais ils ne sont pas forts.

Et Edrisi aime mieux se demander si l'âme de ce coquin d'Ozer est véritablement une âme. Je vous recommande Schedt sur la matière. Il n'en sait pas le premier mot, mais il est Tyrolien et il a bon cœur.

LXXVI.—MORT DE M^{me} HÉRODIADÉ.

Isaac Laquedem poussa du pied le monstre pour voir s'il était réellement décédé, après quoi il remit avec soin l'âme du jeune négociant blessé dans son corps ; cela parut le soulager.

Il prit ensuite un mouchoir et le noua par les quatre coins, afin d'y placer le cadavre du colonel comte de Savray. Il est superflu de faire observer que cela ne put avoir lieu sans quelque manigance un peu surnaturelle. Néanmoins, ce n'était pas si miraculeux que vous le pensez. Le corps se prêtait à cette opération. Il diminuait, diminuait, diminuait... nous expliquerons le fait scientifiquement au chapitre subséquent, intitulé *la Théorie des limbes*.

Isaac Laquedem mit dans sa poche la petite boîte où étaient les fioles. C'était important pour la suite.

Il dit au jeune négociant, fils d'un des plus riches banquier libéraux : « Lève-toi. » Le jeune négociant se leva, sans négliger de passer sa main sur ses yeux en murmurant : « Où suis-je ? »

Isaac Laquedem saisit son bâton et ouvrit la porte. Hérodiade était derrière les battants, l'œil collé

au trou de la serrure, afin de satisfaire sa curiosité coupable. Isaac l'assomma d'un coup de crosse.

Il pénétra dans la chambre où les divers Juifs errants faisaient orgie, et les massacra tous tant qu'il était à coups de bâton. Chodruc-Duclos seul échappa au carnage, parce qu'il était allé chanter pouille sous les fenêtres du prince de Polignac.

Tous ces meurtres passèrent inaperçus à la faveur de la guerre civile. D'ailleurs, chacun de ces braves israélites avait été déjà roué, pendu, fusillé et guillotiné nombre de fois, selon les temps. Tous se portent à merveille au moment où nous traçons ces lignes.

Le fils du banquier libéral fut rendu à sa famille. Son nom est devenu célèbre par une des plus solides banqueroutes de ce siècle.

LXXVII.—VENT D'ESPOIR.

Comme minuit sonnait à l'église Notre-Dame des Champs, la comtesse Louise sentit qu'un poids était retiré de dessus son cœur.

Elle était là, au chevet du vicomte Paul endormi. Le vicomte Paul eut un sourire.

La main pâle du jeune homme était entre les mains de cette fillette blanche et douce qui ressemblait à la petite Lotte.

Dans la chambre voisine. Fanchon la nourrice et le bon abbé Romoratin causaient de choses surprenantes. L'abbé Romoratin apprenait à Fanchon que la fille d'Ahasvérus était double...

On eût dit que cette main blanche qui touchait la main du vicomte Paul parsemait son sommeil de jolis rêves.

La comtesse Louise les regardait tous deux, et son souvenir remontait les pentes du passé. Elle s'étonnait de n'y plus trouver de larmes.

Quelques instants après minuit, les lèvres de la belle jeune fille s'entrouvrirent pour laisser tomber ces mots, suspendus comme des perles à son sourire :

— Mon père va venir...

En même temps, un pas sonore attaqua le pavé de la rue.

La comtesse Louise se mit à la fenêtre et vit un homme de haute taille qui marchait dans l'ombre, appuyé sur un long bâton.

Le vent qui faisait flotter ses cheveux portait comme un chant d'espérance.

Quand elle rentra, le vicomte Paul était éveillé. Il dit :

— Mère, j'ai rêvé que mon père m'embrassait... mon père d'autrefois !

LXXVIII.—LE VOYAGE.

L'homme allait à larges enjambées ; la lune éclairait sa taille droite et robuste. Le souffle sortait puissant de sa poitrine.

Déjà, derrière lui, Paris perdait dans la nuit ses gigantesques perspectives. — Paris changé en bivac et qui dormait le sommeil fiévreux de la guerre.

Il se retourna, au sommet des côtes de Livry, sur la route de Flandres. Son œil voyait plus loin et mieux que celui des autres hommes, car il distingua un vieillard qui veillait, pensif et seul, à la lueur d'une lampe, dans une chambre du palais des Tuileries. Ce palais a vu beaucoup de semblables veilles.

—Marche ! marche ! murmura-t-il. Fais comme moi, siècle inquiet, peuple vaillant, humanité malade...marche ! marche !

Il reprit sa route silencieuse et rapide. Les arbres fuyaient derrière lui,—les clochers lointains grandissaient, puis passaient.

Auprès de lui glissait une forme blanche qui ne le quittait pas plus que son ombre.

Quand le crépuscule naquit, une vaste forêt drapait autour de lui les plans inclinés d'une chaîne de montagnes. Il avait franchi déjà la frontière de France.

LXXIX.—LA THÉORIE DES LIMBES

A six heures du matin, Isaac Laquedem était dans le Harz et descendait les pentes abruptes de l'Andreasberg. Les échos de la forêt s'éveillaient aux hurlements de la meute de l'ancien conseiller privé, baron de Piffelackentrontonstein, lequel n'avait pas encore forcé la biche qui lui donna le change, lors de notre première visite à ses sauvages contrées.

—Ruthaël, dit Isaac, sommes-nous bien dans le chemin des Trois-Puits ?

—Père, nous y sommes, répondit la blanche vision.

Et en effet, l'instant d'après, la banne descendait avec Isaac Laquedem dans les entrailles de la terre.

Nous n'avons qu'une demi-page pour élucider une question qui tiendra douze tomes in-quarto dans le grand ouvrage du docteur Lunat. Il y a l'enfer, le purgatoire,—le ciel,—la terre et les limbes.

Les limbes sont sur la terre ou sous la terre. La terre contient tout, excepté le ciel et l'enfer.

Ceux dont Ozer le soldat dérobaient les corps, végétaient dans les limbes.

A l'aide de quels corps, cependant, et avec quelles âmes, puisque le soldat d'Hérode se servait de ceux-ci et gardait celles-là dans ses petites bouteilles ?

Ce sont là d'énormes problèmes ! à proprement parler, il n'y a dans les limbes ni corps ni âmes.

Visitez certaines fabriques de Londres (car un grand tiers de cette libre cité est dans les limbes), cherchez-y des corps et des âmes !

Des corps, on en trouve : d'infortunés corps horriblement abâtardis par l'oppression industrielle. Mais des âmes !...

J'ai vu là, moi qui parle, une victime d'Ozer, qui, depuis trente-sept ans, rampait dans le même boyau pour pousser le même waggon. Il avait oublié son nom et ne respectait plus qu'un dieu, le chien du contre-maître, qui aboyait derrière lui quand s'arrêtait le waggon.

A neuf cents mètres au-dessous de l'herbe, éclairée par le libre soleil, les reflets de sir Arthur et du colonel comte Roland de Savray végétaient au fond des mines d'Andreasberg,—dans les limbes,—misérables choses qui n'avaient plus d'âmes dans leurs rebuts de corps.

LXXX.—LE FEU GRISOU.

Ils piquaient tous deux le minerai, tristes, silencieux, courbés par la fatigue, découragés, auprès d'une flaque d'eau plus noire que l'Érèbe.

Leurs lanternes fumaient à leurs pieds.

Ils s'arrêtèrent et se regardèrent. Des larmes brûlantes étaient dans leurs yeux rougis.

—Je ne peux plus !... dit le comte qui jeta son pic.

Sir Arthur fit de même et ajouta :

—J'aime mieux mourir !

Ils s'assirent tous deux sur le sol humide, les mains croisées, le regard vague...

—Vous souvenez-vous encore, demanda sir Arthur, de ce que vous étiez autrefois ?...

—Je ne sais, répondit le père du vicomte Paul avec fatigue. Je cherche... il me semble... mais non... j'ai tout oublié !

Ils mirent entre leurs mains qui tremblaient leurs têtes stupides.

—Allons, fainéants ! cria la grosse voix du gardien.

Mais ils ne se relevèrent point.

Il y eut des menaces et des claquemonts de fouet. Ils demeurèrent immobiles.

En ce moment, des voix lointaines, des voix lugubres envoyèrent des cris, inarticulés d'abord, qui allèrent se dessinant, puis disant :

—Eteignez les lampes ! le feu ! le feu grison !

Un flot de gardiens accourait. Les mineurs quittaient leurs travaux, les lumières s'éteignaient de proche en proche, le long des perspectives souterraines.

Une vapeur grise, semblable à une gaze, montait des profondeurs de la mine.

Et au delà de cette vapeur on voyait un homme de haute stature, qui marchait appuyé sur un bâton. —A ses côtés, un enfant glissait dans le noir.

—Eteignez les lampes ! le feu ! le feu grison !

Dans ces villes enfouies, il n'y a point d'ordre qui soit si vite exécuté.

Une lanterne allumée, en effet, quand marche à hauteur d'homme cette vapeur grisâtre qui s'étend comme un voile floconneux, c'est la mort.

Toutes les lueurs s'éteignirent, les unes après les autres.

Toutes, à l'exception de deux, qui brillaient dans les lanternes du père du vicomte Paul et de sir Arthur.

Les gardiens se précipitèrent. L'homme à la haute stature arrivait.—Mais avant eux arrivait la vapeur grise.

La vapeur toucha une des lanternes. Une explosion sèche et déchirante eut lieu, qui s'enfla en sollicitant les échos et prolongea son redoutable fracas dans le lointain des galeries. Il y eut un grand cri, suivi par un silence plus grand.

Tous ceux qui naguère était debout s'étendaient sur le sol, immobiles—et morts.

Seul, l'étranger à la haute taille restait droit sur ses jambes, avec sa fillette qui le tenait par la main.

LXXXI.—LES AMES.

L'étranger se pencha sur le comte de Savray, puis sur sir Arthur, qui, tous deux, semblaient privés de vie. Il ouvrit la boîte d'Ozer et y choisit deux fioles qu'il mit entre leurs lèvres.

—Je vôle aller tête de souite dans le Anguelterre ! déclara aussitôt sir Arthur, qui se releva, roide comme un piquet.

—Et le père du vicomte Paul, se tâtant comme au sortir d'un songe :

—Louise ! ma femme chérie ! Paul ! mon fils bien-aimé !... Où sont-ils ? où sont-ils ?

LXXXII.

Par une splendide journée d'août, le soleil couchant enflammait le coude gracieux que fait la Seine au bas du coteau de Meudon.

Dans le salon d'un cottage charmant, dont les fenêtres regardaient le fleuve, le colonel comte Roland de Savray, brillant comte jadis, causait avec la comtesse Louise au fond d'une embrasure. Roland appuyait ses lèvres sur les mains de sa femme, embellie par le bonheur.

Le vicomte Paul, qui ne se sentait plus de sa blessure, causait avec sa gentille Lotte sur le divin. Ils parlaient de leur union prochaine.

Le bon abbé Romorantin était là cherchant à obtenir quelques renseignements délicats d'un homme de grande taille, qui se tenait au milieu de la chambre debout et le bâton à la main.

Par les portes ouvertes, on voyait les figures curieuses de Fanchon la nourrice et du hussard Joli-Cœur.

Six coup tintèrent au vieux clocher de l'église.

Isaac Laquedem tressaillit et dit :

—Mes amis, je vous fais mes adieux. Mes vingt-quatre heures sont écoulées.

Tout le monde l'entoura aussitôt, pendant que Fanchon chantonnait :

Messieur, le temps me presse,
Adieu la compagnie.

Grâce à vos politesse,
Je vous en remercie...

—Quoi ! déjà ! s'écria la comtesse Louise en pressant les deux mains d'Isaac.

—Il le faut, répondit-il. On m'appelle.

—Qui ? demanda le comte.

—L'ange, répondit Isaac, qui se pencha vers Lotte, la fiancée, et la baisa au front.

Lotte souriait. Les autres avaient des larmes dans les yeux.

—Je veux prier l'ange ! s'écria le vicomte Paul. Quel nom a-t-il ?

—Il a nom l'Expiation.

Isaac était déjà au seuil du salon. Sa main toucha ses lèvres et envoya un baiser à tous ceux qu'il aimait.

On le vit bientôt sur le grand chemin qui longe la rivière. Le soleil couchant jouait dans les mèches éparées de ses cheveux...

—Lotte ! cria tout à coup le vicomte Paul, car il venait d'apercevoir une petite ombre blanche qui marchait aux côtés du voyageur.

—Je suis là, répondit une douce voix.

—Vous voyez bien qu'elle est double ! murmura le bon abbé Romorantin à l'oreille de Fanchon la nourrice. J'en étais sûr.

Le voyageur tournait le coude du chemin de halage et disparaissait derrière les peupliers. La brise du soir apporta un chant triste et doux qui disait :

Le dernier jugement
Finira mon tourment...

FIN.

LA GASTRONOMIE.

POÈME.

CHANT DEUXIÈME.

D'un utile appétit munissez-vous d'avance ;
Sans lui vous gémirez au sein de l'abondance.
Il est un moyen sûr d'acquérir ce trésor...
L'exercice, messieurs, et l'exercice encor.
Allez tous les matins sur les pas de Diane,
Armés d'un long fusil ou d'une sarbacane,
Épier le canard au bord de vos marais ;
Allez lancer la biche au milieu des forêts,
Poursuivez le chevreuil s'élançant dans la plaine ;
Suivez vos chiens ardents que le courage entraîne :
Que si vous n'avez pas les talents du chasseur,
Allez faire visite à l'humble laboureur ;
Voyez sur son pallier la famille agricole,
Que votre abord enchante et votre voix console ;
Ensuite, parcourant vos terres, vos guérets,
Du froment qui végète admirez les progrès ;
Maniez la charrue et dirigez ses ailes ;
Essayez de tracer des sillons parallèles ;
Partagez sans rougir de champêtres travaux,
Et ne dédaignez pas ou la bêche ou la faux ;
Facilitez le cours d'une onde bienfaitrice
Dans nos prés desséchés par les feux du solstice ;

Montez sur le coursier, impétueux, ardent,
Qu'a respecté le fer d'un scalpel flétrissant :
Dans les champs que le soc a marqués de sa trace,
Domptez ses mouvements, repriñez son audace...
Vous obtiendrez alors cet heureux appétit,
Et reviendrez à table en recueillir le fruit.

Je n'entreprendrai point de faire l'étalage.
Des innombrables mets dont on peut faire usage.
Ma muse réservée et sage en son projet,
Ne traitera qu'un grand et fertile sujet.
Aux esprits relevés, trop jalouse de plaire,
Elle dédaigne ici de parler au vulgaire.
O vous que mes leçons n'auront point satisfaits,
J'ose vous renvoyer au *Cuisinier Français*,
Au *Trésor de Comus*, catéchisme ordinaire
De l'artiste grossier, du valet mercenaire,
Qui pense avoir atteint le secret de son art,
Quand il sait apprêter une omelette au lard !

Je vois sur votre table arriver le potage ;
D'une chère excellente il est l'heureux présage.

Qu'il soit gras, onctueux, et sente le jambon ;
 Que des sucres végétaux colorent son bouillon ;
 Qu'il soit environné d'une escorte légère
 De hors-d'œuvres brillants, dont l'effet nécessaire
 Est d'ouvrir l'appétit et d'exciter les sens.
 Gardez-vous d'abuser de ces premiers moments,
 Et ne vous livre pas aux trompeuses amorces
 D'un avide besoin qui trahirait vos forces ;
 Prélevez doucement aux plaisirs du repas ;
 Tel qu'un sylphe léger, voltigez sur les plats ;
 Imitiez du frelon le volage caprice :
 Il va de chaque fleur caresser le calice.
 Discret et réservé, s'il dépouille leur sein,
 A peine laisse-t-il la trace du larcin.
 Il ne s'arrête point sur la rose nouvelle :
 Hélas ! avec douleur il se sépare d'elle ;
 Mais il sait à propos modérer ses desirs,
 Et garde un sentiment pour de nouveaux plaisirs.
 Avec pompe déjà paraissent les entrées :
 Qu'elles soient promptement, largement préparées ;
 Qu'un suave parfum, sortant de leurs coulis,
 Laisse entr'elles long-temps le convive indécis.

J'aime à voir, au milieu de ce friand cortège,
 Un énorme aloyau que d'abord on assiege ;
 La poularde au gros sel, la tourte au godiveau,
 Une tête farcie, un gigot cuit à l'eau...
 Je sais que Pythagore, et Plutarque, et mille autres,
 De mes goûts sur ce point ne sont pas les apôtres ;
 Et que s'intéressant au sort des animaux,
 Ils voudraient nous réduire aux simples végétaux :

Laissons-les s'attendrir sur la brebis bêlante
 Qui livre au coutelas sa tête caressante ;
 Laissons-les d'un agneau déplorer le trépas ;
 Leur fausse humanité ne m'en impose pas.
 Certes, à ce sujet, leur morale est fort douce :
 Un sang vil répandu les émeut, les courrouce ;
 Mais je les vois partout encenser les guerriers
 Qui du sang des humains composent leurs lauriers.
 Que j'aime cependant l'admirable silence
 Que je vois observer quand le repas commence !
 Abstenez-vous surtout de ce discours bourgeois,
 Lieux-communs ennuyeux, répétés tant de fois :
 « Monsieur ne mange point ; monsieur est-il malade ?
 « Peut-être trouvez-vous ce ragoût un peu fade :
 « J'avais recommandé de le bien apprêter :

« Celui-ci vaudra mieux ; ah ! daignez en goûter,
 « Ou vous m'offenserez. La saison est ingrate :
 « On ne sait que donner, messieurs ; mais je me flatte
 « Que si j'ai quelque jour l'honneur de vous revoir,
 « J'aurai tous les moyens de vous mieux revoir. »
 Faites preuve d'usage et de délicatesse.

Jouissez lentement, et que rien ne vous presse ;
 Gardez qu'en votre bouche un morceau trop hâté
 Ne soit en son chemin par un autre heurté.

Vous devez accueillir cet adroit parasite
 Qui chez vous quelquefois s'introduit et s'invite.
 A peine savez-vous sa patrie et son nom :
 Au rang de vos amis il se met sans façon.
 Il vous aime en effet, *vous chérit, vous honore,*
 Et paie en compliments les morceaux qu'il dévore :
 Son heureux appétit vous amuse et vous plait

N'associez jamais aux plaisirs d'un banquet
 Ces êtres délicats et valétudinaires,
 Qui, du dieu d'Épidaure esclaves volontaires,
 Sont toujours à la diète, et toujours trop prudents,
 N'osent livrer leur vie à des goûts innocents.
 Le bien de leur santé les occupe sans cesse ;
 Ils calculent l'effet des mets qu'on leur adresse.
 Ce gibier est trop lourd, et cet autre malsain ;
 Telle chose convient ou nuit au corps humain.
 Ils savent, sur ce point, s'appuyer de sophismes,
 Et du docteur de Cos citer les aphorismes.
 En se privant de tout ils pensent se guérir,
 Et se donnent la mort par la peur de mourir.

Mortels infortunés que Comus mésestime,
 Allez bien loin de nous suivre votre régime,
 Et ne revenez plus, convives impuissants,
 Jeûner près de l'autel où brûle notre encens !

O vous ! dont la santé robuste, florissante,
 Des plus riches festins pour sortir triomphante,
 Approchez ; c'est à vous d'embellir nos banquets :
 De mon art bienfaisant sachez tous les secrets.
 Je ne vous tairai rien : si parfois on vous prie
 A dîner sans façon, et sans cérémonie,
 Refusez promptement ce dangereux honneur :
 Cette invitation cache un piège trompeur.
 Souvenez-vous toujours, dans le cours de la vie,
 Qu'un dîner sans façon est une perfidie.

PETIT CODE DE LA TOILETTE.

Les bretelles avantagent la poitrine.

Les manches à bouffants vont généralement bien
 à tout le monde, elles amincissent les personnes fortes,
 et avantagent les maigres.

Les collerettes hautes, tuyautées à gros plis siéent
 aux personnes qui ont le cou long et mince.

Les personnes qui ont le ventre proéminent ne
 porteront pas de robes lisses devant ; elles conserve-
 ront toujours quelques plis.

Les personnes qui n'ont pas une taille irréprocha-
 ble, fine et bien proportionnée éviteront la forme prin-
 cesse, et préféreront les basques et les ceintures.

Les types espagnols et romains, aux nez aquilins, à la figure longue, adopteront les coiffures hautes, au sommet de la tête, et les cheveux bas sur le front.

Les figures courtes, aux nez à la Roxelane, relèveront leurs cheveux sur le front à racine droite, et laisseront tomber des boucles sur le cou.

Les figures courtes et larges formeront autour de leurs fronts, des rouleaux à la Pompadour très hauts au milieu; mais derrière elles laisseront retomber leurs cheveux sur le cou et porteront des boucles en repentir.

Les mentons longs, les fortes mâchoires, porteront les cheveux plats sur le front, mais relevés sur la nuque et au sommet de la tête.

Il faut toujours essayer de rétablir l'équilibre dans les proportions; une figure trop pointue et trop creuse, a besoin de tresses et de boucles le plus rapprochées possibles des joues.

Une personne qui aura le buste trop long portera de hauts talons; celle qui aura le buste court ornera sa coiffure très haut.

Charles Blanc a dit dans son discours à l'Académie sur les vêtements féminins :

"Le corps humain a des proportions typiques en dépit des variétés sans nombre que présente la nature individuelle. La taille moyenne de la femme est plus petite d'un vingt-deuxième que celle de l'homme; son visage est plus court d'un dixième, et comme l'espace entre les yeux reste le même, l'ovale de la face se rapproche davantage du rond. La tête mesurée dans sa longueur est au moins le septième de la hauteur du corps. Les épaules sont moins larges d'un trentième, et les côtés d'un onzième.

"Telles sont les proportions génériques de la femme, et le vêtement doit les respecter. Cependant comme il y a toujours chez les individus enfants de l'humanité, quelque légère déviation, quelque inégalité qui les éloigne plus ou moins de la perfection typique, il est nécessaire, pour décorer la personne humaine, de racheter les irrégularités qui la déparent, ou de mettre en évidence les rapports heureux qui la distinguent.

"Chaque jour nous voyons des femmes alourdir leur chevelure par un chignon démesuré et faire de leur tête un édifice qui, par sa masse, devient la cinquième partie de leur corps.

"Il est pourtant facile de doubler la hauteur de la tête sans violer la proportion naturelle. Il suffit pour cela de tracer nettement une démarcation entre le chapeau et la tête de manière que la personne entière paraisse augmentée d'un septième; car si la longueur de la tête est contenue un peu plus de sept

fois en moyenne dans la longueur totale du corps féminin, elle peut y être contenue huit fois sans que cette proportion soit choquante; c'est la condition même de la sveltesse, dans l'un et l'autre sexe. Donc, une coiffure, exhaussant la taille d'une femme d'une hauteur de tête ne fait que prêter de l'élégance à l'ensemble de la silhouette, pourvu que la tête et la coiffure, encore une fois, ne forment pas une seule et unique masse qui deviendrait alors pour l'œil, les deux huitièmes ou le quart de la figure entière. C'est ce qui arrive lorsque les femmes, à force de vouloir imiter la perruque des postillons, s'affublent d'un chignon énorme, au lieu de ces frisures légères qui tombaient sur la nuque mais la laissaient entrevoir."

Les teints frais et colorés doivent craindre le rouge, le vert pomme, le mauve, tandis que le bleu, le noir, le jaune leur conviennent mieux. Le contraire est pour les teints pâles, mais blancs. Ceux qui tirent un peu sur le jaune et son légèrement fanés donneront la préférence au ponceau, au mais, et éviteront ces nuances effacées si en vogue en ce moment. Le Solférino, bleu Magenta, etc. passés de mode maintenant, rendent toutes les peaux ternes, ainsi que le font d'ailleurs, toutes les couleurs trop éblouissantes.

Une femme blonde évitera les couleurs fadasses, surtout le soir.

Une brune ne les craindra pas.

Une femme au-dessus de quarante ans ne doit pas porter de chapeaux ni de bonnets sans brides.

Après quarante ans on ne porte plus de robes blanches, à moins que ce ne soit en déshabillé.

Une femme, après cinquante ans, ayant même les plus beaux cheveux du monde, porte au moins une brabe de dentelle sur la tête chez elle et ne sort plus en *taille*.

Elle ne porte plus de roses, de myosotis, de marguerites, de mugnets, en un mot de fleurs mignonnes et printanières.

Une femme qui a les cheveux complètement blancs, peut se permettre une rose dans un bonnet ou un chapeau de dentelle noire.

Jamais de gants noirs, à moins qu'on ne soit en deuil homme ou femme.

Avec une main grosse, porter des gants foncés.

* *

Un homme qui a le visage court laissera croître une longue barbe, avec mouche.

* *

Celui qui l'a large ne portera pas de favoris.

* *

Celui qui l'a long et mince portera des favoris et pas de mouche.

* *

Un homme qui est enclin à se tenir courbé, marchera les mains sur le dos.

* *

Un homme ayant de l'embonpoint, évitera les gilets blancs et les paletots gris.

* *

Bien connaître le trait caractéristique de sa personne, c'est posséder la science de s'habiller et le secret de l'élégance.

VICOMTE DE MARENNES.

* *

Ce n'est ni dans la richesse d'une toilette ni dans la rareté des étoffes, ni dans la coupe plus ou moins imprévue des habits que gît l'élégance ; c'est uniquement dans l'effet produit par la combinaison de ces choses avec le jeu des proportions humaines.

DU MÊME.

* *

Ovide prescrit à la jeune fille de ne porter ni bijoux ni broderies.

* *

Le costume est tellement caractéristique que jusqu'aux détails qui le composent sont devenus emblématiques. De là le langage des fleurs et celui qu'on prête aux couleurs.

* *

Il ne faut pas repousser absolument tout parfum.

* *

Un enfant, un savant modeste, un esprit austère et grave, un vieillard, peuvent se passer de parfum.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE.

RECETTE POUR NETTOYER LES FICHUS DE LAINES.

Les saupoudrer de farine sans les mouiller ; les frotter, puis les secouer, et recommencer l'opération tant qu'ils deviennent aussi propres que lorsqu'ils étaient neufs.

RECETTE POUR RENDRE LES VÊTEMENTS IMPERMÉABLES.

Au moment de la saison des voyages et des chasses, sans compter celle des pluies qui approche, il est bien agréable de pouvoir imperméabiliser les blouses de ses enfants, les vestes de son mari, et ses vêtements à soi-même ; le moyen est des plus simples ; voici comment on procède :

Dans la valeur de 15 litres d'eau de rivière on fait dissoudre un litre d'alum, d'une part, et autant d'acétate de plomb dans la même quantité d'eau, d'autre part ; lorsque les sels sont bien fondus séparément, on mêle ensemble les liquides, qui donnent un précipité blanc insoluble. On laisse reposer, puis on décante bien au clair.

Ces petites opérations faites, on trempe le vêtement qu'on desire imperméabiliser dans cette préparation, on l'imbebe bien dans toutes ses parties et on le fait sécher à l'air

Cette préparation n'altère aucunement la couleur ni la qualité des étoffes, et on peut l'employer même sur des tissus en soie.

OMELETTE SOUFFLÉE A LA FÉCULE DE POMMES DE TERRE.

Nos lectrices nous sauront gré, je suis sûre, de leur donner une bonne recette de ce plat assez minutieux.

Délayer une bonne cuiller de fécule avec un demi verre d'eau ; ajouter deux cuillerées de sucre en poudre, et un peu de sel ; mettre ce mélange sur un feu doux pendant quelques minutes, sans cesser de remuer, afin qu'il n'épaississe pas. Le retirer, et lorsqu'il est froid, y verser six jaunes d'œufs battus et quelques gouttes d'essence de vanille. Les blancs d'œufs, qui ont été fouettés à part, sont mélangés à la dite préparation qui est versée dans le moule qui doit aller sur le feu ; on le fait cuire vivement avec du feu dessus et dessous ; on le saupoudre de sucre à l'extérieur pour le glacer, et on le sert brûlant dans le moule où il est cuit. Si ce plat n'est pas élégant on le place dans un second qui le dissimule aux yeux, ou dans une espèce de cache-pot de fantaisie.

DE LA PHYSIOGNOMONIE.

§ XVI. — DES GENOUX, DES JAMBES ET DES PIEDS.

I. Le genou charnu révèle la vertu débile et la mollesse du caractère.

II. Le genou sec et osseux marque la force, l'activité, la bonne complexion, et souvent aussi l'impudicité.

III. Les genoux cagneux appartiennent aux rusés et aux efféminés.

IV. Quiconque a des jambes nerveuses et bien articulées possède la générosité du cœur et la force du corps.

V. Celui dont les jambes sont molles et mal articulées est timide, efféminé et peu capable.

VI. Toute jambe grêle dénote la faiblesse et l'incapacité.

VII. Si la jambe est grêle, mais nerveuse, elle annonce la luxure parfois, et toujours une vive et pénétrante intelligence.

VIII. Les jambes velues sont le signe d'un penchant irrésistible à la volupté.

IX. Les pieds petits, gras et inarticulés, supportent l'homme mou de tempérament et de caractère.

X. Tout pied petit et délié signifie la hardiesse, la malice et l'activité.

XI. Méfiez-vous de l'homme qui a les pieds longs et menus.

XII. Les pieds grands, articulés et nerveux révèlent l'homme fort de corps et de caractère.

REPRODUCTION DES TACHES DE LA FACE SUR CERTAINES PARTIES DU CORPS.

C'est une vérité digne de remarque, que la plupart des taches naturelles qui apparaissent sur la face humaine se reproduisent identiquement sur certaines portions du corps, par les mêmes causes d'harmonie et de proportion qui existent dans toutes les parties de l'ensemble merveilleux de l'homme. Les plus savants et les plus consciencieux physiognomistes l'ont signalé depuis longtemps, et nous allons exposer les résultats de leur expérience et de leurs travaux.

I. Une tache au front se retrace sur la poitrine, d'après l'endroit où elle est située, le haut du front correspondant au haut de la poitrine.

II. Une tache au bas du front se retrouve sous les mamelles.

III. Est-elle à droite, près de l'oreille, cherchez-en une au flanc droit.

IV. La gauche du front correspond à l'épaule gauche, dans sa partie la plus rapprochée de la poitrine.

V. Toute tache placée près des sourcils dénote qu'il y en a une autre au bas-ventre.

VI. Celles des tempes reviennent sur les omoplates.

VII. L'espace du nez à la bouche et l'emplace-

ment à l'entour de l'oreille correspondent aux bras, dans la partie du coude à la main.

VIII. Les taches autour de la bouche en signalent à la ceinture.

IX. Celles des joues se reproduisent au postérieur.

X. Celles du menton reviennent aux pieds.

PHYSIONOMIE DES VERTUS ET DES VICES.

I. *Le Juste.*—Il a le front vaste ; de grands yeux à fleur de tête, brillants et humides, avec des prunelles dont le cercle est égal ou dont le cercle inférieur se trouve étroit et noir ; le regard d'une vivacité tempérée ; les cheveux châtain ; la voix forte, peu modulée ou tenant le milieu entre la voix virile et celle de la femme, le corps heureusement proportionné.

II. *L'Injuste.*—Son front est uni et sévère ; ses yeux sont rians, mais avec un mouvement continu des sourcils, des joues et des lèvres ; ou bien perfides et menaçants ; ou bien grands, fixes et regardant en dessous ; ses prunelles ont le cercle vert et l'iris noir ; sa voix est aigre ou âpre, et peu élevée ; son corps est mieux dans son ensemble que dans ses détails.

III. *L'Homme de bien.*—Beau visage ; nez grand et bien proportionné ou s'inclinant un peu vers la bouche ; grands yeux un peu enfoncés mais ouverts, humides et doux, ou tristes et remuant les sourcils ; prunelles moyennes et mobiles ; regard fixe et arrêté ; front austère ; large poitrine.

IV. *Le Méchant.*—Son visage est difforme et blême ; ses oreilles sont étroites, sa bouche grande avec des lèvres minces ; ses dents aiguës sortent un peu ; sa parole vive et brusque, grêle ou nasillarde ; ses yeux obliques ont la prunelle noire et isolée ; le blanc en est sec et luisant et teinté de rouge aux coins ; le corps manque d'embonpoint ; le cou est courbé, le dos légèrement voûté, les doigts sont longs et maigres, les jambes fluettes, les pieds mal faits et concaves à leur plante.

V. *L'Homicide.*—Front bas ; épais sourcils se joignant ; yeux petits, secs, à fleur de tête et inégaux ; prunelles tremblantes et relevées, dont le blanc est terne.

VI. *L'Homme probe.*—Ses yeux d'une moyenne grandeur tirent sur la couleur bleue ou noire ; le blanc en est calme et brillant ; son regard est empreint d'assurance et de gravité ; son front uni se rabat légèrement sur les yeux, dont les sourcils se resserrent.

VII. *Le Fripon.*—Petite tête avec un visage irrégulier ; front hérissé de plis et de rides ; œil enfoncé, petit, sec, et de couleur indéterminée ; prunelle vacillante ; regard inquiet et sans assurance ; dos plat ; épaules élevées ; mains étroites et doigts grêles.

VIII. *Le Prudent.*—Son visage est d'une pro-

portion moyenne avec un front carré; des yeux grands, brillants, dont le blanc se teinte d'un peu de rouge, dont les prunelles noires sont étroites, et dont le regard a de la dureté; la lèvre supérieure éminente; des cheveux de couleur indécise; un cou inclinant à droite; une poitrine et des épaules larges; des mains et des doigts longs. Il ne gesticule pas en parlant, et sa voix, entre le grave et l'aigu, est agréable.

IX. *L'Imprudent.*—Front haut et convexe; peau sèche et d'une couleur révélatrice de la chaleur du sang; yeux petits, proéminants, enflammés, troubles, un peu rouges; regard inquiet; sourcils élevés; doigts courts et gros; cou inclinant à gauche, poitrine et épaule médiocres; démarche précipitée.

X. *Le Spirituel.*—Front large; cheveux ni durs ni trop noirs, ni droits ni crépus; oreilles bien faites; visage maigre et de moyenne grandeur; sourcils arqués et légèrement épais; l'œil brillant, grand et fin; le cou et les épaules peu nourris et bien attachés; les jambes et les côtes de même; le ventre médiocre; la chair colorée; la taille droite, moyenne et heureusement proportionnée; les cuisses peu charnues, les jointures des pieds et des mains fortes et bien déliées; les doigts flexibles, longs et distancés; les talons un peu saillants; la voix forte et agréable.

XI. *L'Imbécile.*—Derrière de la tête très-ronde; cou court; front grand, rond et charnu; œil terne, languissant, inexpressif; grandes mâchoires charnues; jambes grosses, rondes et courtes; côtes grasses; jointures petites; extrémités mal faites; face pleine et grande; mouvements gauches.

XII. *Le Fou.*—Front large; oreilles grandes et droites; visage triste, coloré, avec des joues resserrées; œil portant son regard à droite, avec de larges prunelles et un sourcil épais; cou long, roide et s'inclinant en avant ou de côté; bouche béante, d'ordinaire, et dont la lèvre supérieure est grosse et tombant sur l'inférieure; mains courtes; épaules velues; voix aiguë.

XIII. *Le Hardi.*—Il a le visage austère; le front soucieux; les sourcils prolongés; le nez inclinant vers la bouche, qui est grande et garnie de dents longues, aiguës et écartées; ses yeux sont vifs, fiers, mobiles et brillants; ses bras très-longs; sa poitrine et ses épaules larges.

XIV. *Le Timide.*—Tête ronde sans éminence; cheveux droits et crépus; front grand; face charnue et dont la couleur varie à chaque instant; œil indécis et sans couleur précise; bouche petite aux lèvres déliées; corps maigre; jambes grasses; cuisses molles; mains longues et charnues; respiration faible et voix aiguë.

XV. *L'Impudique.*—Yeux humides; regard indécis ou insolent; lèvres serrées et extrêmement mobiles; voix perçante; haute et bruyante respiration; cou mal attaché; jambes et pieds un peu en dedans; genoux pliant se heurtant parfois; démarche molle; désagréable maintenant.

XVI. *L'Homme fort.*—Tête grande, étendue vers la nuque; cou robuste; cheveux noirs; regard mâle; yeux brillants; cils droits; sourcils rudes et arqués; grandes oreilles carrées; vaste front sans rides; nez bien proportionné; bouche grande aux lèvres déliées et inclinées aux coins; voix sonore;

respiration prompte; cou gros et court de préférence; bras longs et musculeux; épaules et reins solides; hanches grosses; parties naturelles ample-ment prononcées; dos et poitrine larges et velus; jambes bien articulées et velues; pieds et talons robustes.

XVII. *Le Courageux.*—Œil ardent; regard oblique d'ordinaire; sourcils arqués et se levant souvent; cheveux blonds ou noirs ni droits ni crépus et revenant en pointe sur le front; menton pointu; cou musculeux; dos et poitrine larges et vigoureux; mains grandes et nerveuses.

XVIII. *L'Orgueilleux.*—Il a les sourcils arqués et il les élève constamment; ses yeux grands et brillants sont agités; il porte le cou droit et les doigts longs et maigres; sa démarche est lente, et toute sa personne semble chercher des admirateurs.

XIX. *Le Pusillanime.*—Cet homme a la face petite, les yeux grands, les paupières mobiles, les membres délicats, les jointures déliées, le corps grêle, le front circulaire, la parole forte, la poitrine étroite et les côtes menues; il marche vite; s'il est surpris, il a peur et son visage s'allonge.

XX. *Le Magnanime.*—Tête de grandeur moyenne et un peu étroite des tempes; cheveux d'un blond rougeâtre revenant sur le front qui est long et carré; yeux jaunâtres ou noirs et bordés de feu; regard agréable; nez couché à la naissance du front, rond et plat par le bout; bouche grande avec des lèvres déliées et tombant l'une sur l'autre; voix grosse et creuse; parole ferme; démarche lente; cou bien proportionné; reins larges; épaules légèrement courbées et mobiles dans la marche.

XXI. *L'Acare.*—Visage petit; œil petit, couvert et humide; membres grêles; démarche précipitée; dos courbé; teint livide; épaules resserrées vers la poitrine; corps frêle et brisé; voix faible, aiguë et plaintive; il tremble à la rencontre de quelqu'un de peur qu'on le vole ou qu'on lui demande un service.

XXII. *Le Généreux.*—Front carré; cheveux avançant sur le front; œil ouvert et grand; nuque du cou velue; épaules dégagées; dos robuste; bras longs; doigts un peu renversés; pieds grands et bien articulés; voix crue et peu flexible.

XXIII. *L'Homme colère.*—Front circulaire bridé et bas au milieu; cheveux roussâtres; barbe épaisse; face ronde et colorée; sourcils large et tortu; veines des tempes gonflées; nez pointu; dents droites et aiguës; voix forte et voilée et quelquefois aiguë; cou gros aux veines enflées; œil roux, grand et rude; corps bien proportionné; omoplates distantes et larges; extrémités robustes; démarche inégale et précipitée.

XXIV. *L'Homme doux.*—Cheveux plats et doux, d'un blond doré; sourcils longs et mollement arqués; œil noir ou de couleur terne; regard fixe et lent; chair épaisse et molle; voix douce; parole basse; stature moyenne, bien proportionnée; démarche paisible.

XXV. *Le Luxurieux.*—Cheveux rares; petites oreilles; nez creux en dedans, rond à la racine et camard à l'extrémité; joues rétrécies; visage riant; yeux grands, luisants ou secs, lascifs et renversés vers le haut; le cercle inférieur de la prunelle est verdâtre et l'iris est noir; quelquefois aussi ce même cercle se trouve bleu clair et l'iris bleu foncé; poi-

trine et ventre velus; poitrine large et maigre; mains, cuisses et jambes menues et velues; le bas de la jambe fort.

XXVI. *L'Amoureux*.—Son visage est d'une dimension moyenne; il rougit ou pâlit très-aisément; ses yeux sont grands, ouverts, brillants, humides et faibles de vue; ils ont plus communément les cheveux blonds, les joues et les tempes un peu charnues; leurs regards, leur voix, leur attitude et leur démarche portent l'empreinte de l'émotion et de la timidité.

XXVII. *Le Gourmand*.—Face jaunâtre; bouche très-fendue; dents longues, aiguës et débordant un peu; cou gras; yeux voilés et légèrement rouges; paupières épaisses; prunelles mobiles; regard furetant; mains sèches et mal dessinées; corps généralement sec; parole haute.

XXVIII. *L'Ivrogne*.—Visage petit et safrané; joues charnues et colorées; œil rouge, humide, mobile, grand et parfois renversé vers le haut; paupières épaisses; poitrine large et maigre; vertèbres prononcées; respiration forte et précipitée.

XXIX. *L'Impudent*.—Il a le visage plat et penché, les yeux grands, animés, secs, couronnés de longs sourcils et armés d'un regard effronté; leur nez se courbe vers sa naissance et grossit jusqu'à son extrémité; des cheveux roux ombragent leur tête pointue; ils ont de gros mollets et une poitrine dodue, mais sans poils; leur rire est bruyant et commun et leur démarche prompte et hardie.

XXX. *Le Modeste*.—Œil ouvert, noir, humide et d'un mouvement modéré; front uni; oreilles colorées; corps penché; voix forte; paroles lentes; démarche posée.

XXXI. *Le Mélancolique*.—Cheveux bruns; front grave; sourcils s'unissant; œil abattu et sans animation; paupières étendues; regard pensif; face grêle; voix faible et plaintive; démarche lente.

XXXII. *L'Enjoué*.—Front charnu et doux; œil brillant et humide; regard indécis; visage aimable; voix agréable; démarche tranquille.

XXXIII. *Le menteur*.—Ils ont la face charnue, le nez large au milieu, déclinant vers la racine, un rire tant soit peu moqueur, une parole prompte et une voix grêle; leurs yeux sont éveillés et généralement jaunes autour des prunelles; les sourcils qui les couronnent penchent de haut en bas.

XXXIV. *Le Véridique*.—Face de moyenne proportion; tempes et joues charnues; nez bien dessiné; voix quelquefois aiguë; œil placide, ouvert, bleu ou noir, couronné de sourcils arqués; cheveux fins; démarche gracieuse.

XXXV. *Le Flatteur*.—Face moyenne; front seerein, uni et élevé; œil petit et mobile, dont la couleur habituelle tire sur le vert; voix persuasive et agréable; reins souples; mains et pieds déliés; démarche aisée; corps naturellement penché; sourire facile.

XXXVI. *L'Envieux*.—Face plane et blême; joues grêles; oreilles étroites et longues; sourcils s'inclinant vers les tempes; œil cave et petit; regard oblique; bouche creuse; dents longues, aiguës et jaunâtres; épaules resserrées vers la poitrine; bras courts; corps brisé; voix basse et aiguë; démarche lente.

XXXVII. *L'Impie*.—Il a les tempes creuses; ses

sourcils épais se rejoignent; sa bouche fendue contient des dents longues, fortes et aiguës; ses yeux sont petits et concaves, ou grands et mobiles, bien ouverts et brillants; ses paupières se renversent en haut et son regard est empreint de hardiesse et d'insulte; il a la parole haute et la démarche assurée.

XXXVIII. *Le Charitable*.—Sa belle figure est doucement colorée; ses yeux riants et humides ont des paupières abattues sous un front large et bien ouvert et sous des sourcils resserrés; son nez bien fait a des narines échanquées; sa voix est douce et sa démarche agréable.

XXXIX. *Le Joueur*.—Il a les cheveux épais, droits et noirs, la barbe fournie et les tempes bien couvertes; ses yeux sont luisants, renversés, grands et un peu rouges; la préoccupation se peint dans son regard et dans sa démarche.

XL. *Le Bavard*.—Belles formes; front grand; oreilles droites et longues; joues grandes; teint blafard; nez droit ou large au milieu; œil renversé en haut, grand et un peu rouge; menton rond; mains tortues aux doigts longs et grêles; côtes grasses; ventre velu; voix claire; parole vive; démarche précipitée.

PHYSIONOMIE DE L'EXTÉRIEUR DE L'HOMME ET DE QUELQUES AUTRES INDICES PHYSIONOMIQUES.

§ I.—DE LA STATURE ET DES PROPORTIONS DU CORPS.

I. La proportion du corps et le rapport qui subsiste entre ses parties, déterminent le caractère moral et intellectuel de chaque individu.

II. Il existe une harmonie complète entre la stature de l'homme et son caractère, et, pour s'en convaincre, il suffit d'étudier les extrêmes: les géants et les nains, les corps trop charnus ou trop maigres.

III. La même convenance se remarque entre la forme du visage et celle du corps: l'une et l'autre de ces formes sont en accord avec les traits de la physionomie, et ces résultats dérivent d'une seule et même cause.

IV. Un corps orné de toutes les beautés de proportions possibles, serait un phénomène aussi extraordinaire qu'un homme souverainement sage ou souverainement vertueux.

V. La vertu et la sagesse peuvent résider dans toutes les statures qui ne sortent pas du cours ordinaire de la nature.

VI. Plus la stature et la forme sont parfaites, plus la sagesse et la vertu y exercent un empire supérieur, dominant, positif.

VII. Plus le corps s'éloigne de la perfection, plus les facultés intellectuelles et morales y sont inférieures, subordonnées et négatives.

VIII. Parmi les statures et les proportions, — comme parmi les physionomies, — les unes nous attirent universellement et les autres nous repoussent ou nous déplaisent.

§ II.—DES ATTITUDES, DE LA DÉMARCHE ET DE LA POSTURE.

I. Ce qui concerne la stature et les proportions de l'homme se rapporte à son attitude, à sa démarche et à sa posture.

Chez un homme qui se croit seul, et livré à lui-même,—qu'il se trouve debout ou qu'il marche, qu'il soit assis ou couché,—toutes les attitudes et tous les mouvements sont significatifs et toujours en harmonie avec les proportions et la stature de son corps.

II. La démarche et le maintien ne sont naturels qu'en partie, et le plus souvent l'homme y mêle quelque chose d'emprunté ou d'imité; mais ces imitations mêmes et les habitudes qu'elles lui font contracter sont encore des résultats de la nature et rentrent dans le caractère primitif.

III. N'espérez jamais une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse.

IV. Ne craignez ni emportement, ni excès de l'homme dont le maintien est toujours sage et posé.

V. Avec une démarche alerte on ne peut être lent ni paresseux.

VI. Celui qui se traîne nonchalamment ou à pas comptés n'annonce guère cette esprit d'activité qui ne craint ni dangers ni obstacle pour arriver au but.

VII. La démarche d'un sage est différente de celle d'un idiot, et un idiot marche autrement qu'un homme sensé.

VIII. L'attitude du sage annonce la méditation, le recueillement ou le repos;—l'imbécile reste assis sans savoir pourquoi; il semble fixer quelque chose et son regard ne porte sur rien; sa posture est isolée comme lui-même.

IX. Toute attitude prétentieuse indique un fond de sottise qui exerce son empire sur un caractère humble et timide.

X. Jamais l'homme modeste et sensé n'aura une attitude, une posture ou une démarche empreintes d'affectation ou d'ostentation.

§ III.—DES GESTES.

L'homme se ressemble en toutes choses. Il est l'être le plus contradictoire qui soit au monde, mais il n'en est pas moins toujours lui, et il n'y a pas jusqu'à ses contradictions qui n'aient leur homogénéité, leur individualité et leur propriété. Tout en lui est physiognomique et caractéristique, et que possède-t-il de plus significatif que les gestes?

I. Le geste accompagne l'attitude et la démarche.

II. Naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou enjoué, aisé ou contraint, dégagé ou roide, noble ou trivial, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant ou menaçant, le geste est différencié de mille sortes, et toutes ces nuances révèlent quelque chose de l'homme.

§ IV.—DU LANGAGE ET DE LA VOIX.

Si l'homme était borné uniquement au sens de l'ouïe, ce sens lui suffirait pour faire de grands progrès dans la connaissance de ses semblables. On sait avec quelle sagacité les aveugles parviennent à suppléer, jusqu'à un certain point, par les autres, sens, à celui qui leur manque; celui de l'ouïe ne leur est-il pas d'un immense secours?

I. Le son de la voix, son articulation, sa douceur ou sa rudesse, sa faiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est extrêmement caractéristique.

II. Il est presque impossible qu'un ton déguisé puisse échapper à une oreille délicate, à une oreille physiognomonique.

III. De toutes les dissimulations, celle du langage, quelque raffinée qu'elle soit, est la plus aisée à découvrir.

IV. La douceur et la bonté ont un langage naïf; la candeur et l'innocence, un ton angélique; la probité et l'honnêteté, une voix pure et simple; la persuasion, la vérité et la bienveillance, un accent divin.

§ V.—DU RIRE ET DES PLEURS.

I. Quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui!

II. Ne vous fiez pas à un homme qui ne sourit jamais agréablement.

III. La grâce du sourire peut servir de baromètre à la bonté du cœur et à la noblesse du caractère.

IV. Il est des larmes qui pénètrent le ciel, il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris.

§ VI.—DU STYLE.

« Le style, c'est l'homme » a dit Buffon, et c'est là une grande vérité, car le style forme l'un des signes physiognomoniques les plus éclatants et les moins trompeurs.—Chaque ouvrage porte le caractère de son ouvrier, celui-ci fût-il à Dieu, démon ou homme! Plus l'ouvrage ressort du produit immédiat de l'organisation, plus il l'atteste par des preuves évidentes et palpables; les œuvres de nos grands écrivains en témoignent d'une manière irréfutable.

I. Un homme dont le front est allongé et presque perpendiculaire aura toujours le style sec et dur.

II. Un homme au front spacieux, arrondi, sans nuances et d'une construction délicate, écrira coulamment et avec légèreté, mais il n'approfondira et ne sentira rien.

[A CONTINUER.]

CHOSSES ET AUTRES.

LE PÈRE BRYDÈNE À CAHORS.

Le Père Brydène prêchant à Cahors, disait: « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. Vous pensez peut-être que je vais vous annoncer la destruction de votre ville? Non, mes frères. A la vérité vous méritez de périr, mais vous avez eu quelqu'un qui a intercédé pour vous. Et quel est cet intercesseur, me direz-vous? Est-ce votre saint patron? Non, il est las de vos crimes, il ne parle plus en votre faveur. Est-ce votre bon ange? Non, Est-ce la sainte Vierge? Non. Encore une fois, qui donc?—Qui? Vous le dirai-je, mes frères? Eh bien! cet intercesseur, c'est le diable, qui a demandé la conservation de Cahors; car a-t-il dit, si j'ai besoin d'un concussionnaire, je le trouve à Cahors; si j'ai besoin d'un brigand, je le trouve à Cahors; si j'ai besoin d'un débauché, d'un avare, d'un orgueilleux, je le trouve à Cahors. »